

Universalisme ?

dimanche 6 juin 2021, par [Denis COLLIN](#)

Face à l'offensive du racialisme et du différentialisme prônés par les groupes de la mouvance dite « décoloniale » ou « woke », on se contente bien souvent de revendiquer l'universalisme et la laïcité. C'est évidemment utile, mais finalement peu efficace. En effet, l'universel comme tel est une abstraction et l'universalité du genre humain n'existe effectivement que dans la particularité des diverses formes d'organisations sociales, familles, nations, groupes religieux, etc.

L'invocation de l'universel semble de prime abord parfaitement légitime. Il y a une espèce humaine et une seule, et rien ne justifierait que l'on puisse traiter les humains différemment suivant leur couleur de peau, leurs caractères ou leurs origines. De cette proposition on peut tirer que les hommes possèdent tous des droits du seul fait qu'ils sont hommes, que la liberté de conscience est un droit inviolable et qu'une démocratie laïque est le régime politique le plus apte à incarner ces droits de l'homme, et du citoyen, doit-on immédiatement ajouter. Sur ce sujet, beaucoup de bonnes choses ont été écrites et je n'ai nulle envie de broder là-dessus. Mais si l'on veut penser non pas de belles abstractions, mais le réel lui-même, il est nécessaire de faire son droit à la particularité.

En effet, cette proclamation universelle des droits de l'homme est une expression particulière de l'histoire humaine. L'homme universel est l'homme d'un type d'organisation sociale qui est apparu en Europe à la fin du Moyen Âge et qui s'est développé dialectiquement au cours des cinq derniers siècles, disons depuis l'expansion européenne sur toute la planète jusqu'à la phase actuelle, que je propose d'appeler, à la suite de Diego Fusaro, « capitalisme absolu ». On peut certes voir dans les déclarations américaine et française de la fin du XVIII^e siècle un achèvement, la communauté humaine enfin réalisée par la reconnaissance des individus comme sujets de droit. Et de ce point de vue, Kant est bien le grand philosophe allemand de la Révolution française. Mais, pas plus qu'on ne peut croire un homme sur ce qu'il dit de lui-même, on ne peut croire une époque historique sur la représentation qu'elle s'est donnée d'elle-même. L'homme dont il est question dans la Déclaration des droits de 1789 n'est nullement l'homme réellement existant, l'homme qui vit en société dans des rapports sociaux complexes, et qui dépend de ces rapports sociaux pour vivre. C'est l'homme abstrait, l'homme privé de toute qualité spécifique, un homme évidé de tout ce qui fait un homme et qu'on présente comme porteur de droits inaliénables qu'il tient de la nature, c'est-à-dire de sa naissance : « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ». Les riches comme les pauvres ont un droit égal à coucher sous les ponts ! L'homme de la déclaration est bien, comme le dit Marx, le bourgeois égoïste, et personne d'autre !

Encore une fois, cette déclaration de 1789 est un immense progrès, mais elle est loin de l'achèvement de l'histoire. La catégorie de l'universel y est encore abstraite, c'est-à-dire séparée de toutes ses déterminations. Quand Burke se moque des Français de la Révolution, en disant qu'il ne connaît pas l'homme, mais seulement le Français ou l'Anglais, il n'a pas tout à fait tort. L'homme est être générique, comme le disait Marx, parce que chaque humain se rapporte à la totalité de la nature — le corps non organique de l'homme — et parce que son activité productive, son travail, a valeur universelle : il produit pour n'importe quel homme et non pas spécifiquement pour lui-même. Une fois ce point acquis, l'universalité (ou la généricité) de l'homme doit être spécifiée, l'universel pour devenir un universel concret. L'homme est non plus une abstraction, mais un individu vivant, c'est, par exemple, l'ouvrière couturière de 20 ans, Mary-Ann Walkley, morte par excès de travail, dont Marx rapporte l'histoire dans le livre I du Capital, l'individu singulier, l'individu qui souffre et non plus l'homme en général. L'universalité de l'homme ne peut être réalisée que dans une société communiste débarrassée de l'exploitation de l'homme, une société où l'on pourra donner à chacun selon ses besoins et où chacun donnera selon ses capacités. Sur l'importance de l'individu vivant opposé à cette abstraction idéaliste de l'homme, je me contente de renvoyer à mon livre sur La théorie de la connaissance chez Marx (L'Harmattan, 1996).

Prenons encore le problème autrement. L'individu singulier appartient au genre humain, il est donc en lui-même « universel ». Mais cette universalité suppose toute une série de médiations. Chacun se rapporte au genre par la médiation d'autres humains. Le genre humain pour le petit enfant, c'est d'abord sa mère et son père, représentants de cette dualité de l'humanité, homme-femme. Le singulier existe dans cette communauté particulière, fondée sur les liens familiaux. Il devient vraiment individu quand il accède pour son propre compte à la société civile, c'est-à-dire quand les liens familiaux se dissolvent, mais cette insertion dans la société civile demande à son tour un dépassement vers une unité fondée non plus sur les accointances naturelles de la famille, mais sur le droit et l'histoire, et cette unité est l'État qui s'identifie au cadre de la nation. La nation est la médiation entre la naturalité d'un individu qui n'existe pas encore pour lui-même (il existe comme membre de la famille) et l'universalité du genre humain qui a besoin d'une existence substantielle. De ce point de vue, on peut donner raison à Burke : il y a des Français et des Anglais et non l'homme en général et chaque nation a son caractère propre, son génie propre. Les Allemands ne sont pas et ne seront jamais des Français qui parlent allemand !

Lorsqu'on se pénètre bien de cette dialectique de l'universel, du particulier et du singulier, on comprend mieux pourquoi il est impossible d'appliquer des « recettes » générales à des nations particulières. On le mesure avec la prétendue « construction européenne » : on peut adopter la monnaie allemande (rebaptisée « euro ») et parler l'anglais de voyage comme sabir européen, on ne peut raboter les histoires singulières des nations européennes ! Et encore, les Européens ont en partie une histoire commune et ont partagé pendant de nombreux siècles la même religion. De plus, ils ont, et depuis longtemps, en raison même de leur christianisme, adopté le principe de la liberté de conscience, dont les prodromes peuvent être entrevus dans la « paix d'Augsbourg » où l'on adopte le principe « *cujus regio, ejus religio* » pour mettre fin aux guerres entre principautés et royaumes appartenant au « Saint Empire romain germanique ». Tout ceci permet de comprendre pourquoi il n'existe pas de nation européenne, ni aujourd'hui ni dans un terme prévisible. Et, a fortiori, un État mondial est une dangereuse utopie, comme Kant l'avait déjà perçu, en dépit des perspectives avancées dans l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique.

Nous pouvons donc mieux saisir les difficultés qui naissent de la coexistence sur un même territoire de traditions nationales différentes, voire opposées. Le multiculturalisme porté notamment par les Anglo-saxons — en philosophie par des gens comme Charles Taylor — est spécifiquement... anglo-saxon et trouve son ancrage dans des histoires nationales particulières. Ni le Royaume-Uni, ni le Canada ne se pensent comme des nations. Le Royaume-Uni est une union de nations sous une même couronne royale — l'Écosse, le Pays de Galles et l'Angleterre, sans oublier ce qui reste d'Irlande sous la couronne. Le Canada est une fédération confrontée aux revendications indépendantistes du Québec. L'existence du Commonwealth, toute formelle qu'elle semble aujourd'hui, a imprégné les esprits d'une certaine représentation de l'espace politique, faisant coexister des peuples qui n'ont jamais vocation à former un peuple. On pourrait évidemment lier cette conception politique à une conception ancrée dans les structures profondes de la mentalité anglaise qui n'est en rien égalitariste. La persistance d'institutions aussi archaïques que la chambre de Lords, l'étrangeté que représente pour nous l'institution monarchique, la sélection par la naissance en vigueur de fait dans les universités prestigieuses, tout cela est la base du multiculturalisme et fait de ce monde un monde qui nous est radicalement étranger. Les États-Unis sont un cas différent. Ils sont dès le départ une nation : « *We are the people* », dit la déclaration d'indépendance. L'unité est affirmée dans la devise : « *E pluribus unum* ». Les États-Unis sont tolérants, mais il vaut mieux croire au Dieu de la Bible, se penser comme la nation élue, celle qui a une « destinée manifeste » et croire au « rêve américain ». Le vigoureux débat entre fédéralistes et anti-fédéralistes dans les premières années qui suivent l'indépendance témoigne de cette volonté de construire une nation républicaine. Aujourd'hui, l'une des plus importantes revues de la gauche américaine s'appelle Jacobin. On peut, sans doute, affirmer qu'en dépit de leur bondieuserie, les conceptions politiques américaines sont plus proches de la tradition française que de celle du Royaume-Uni. Du reste, sous une forme qui nous semble un peu affadie la république américaine est séparée des églises et pratique une certaine forme de laïcité. La France, quant à elle, est assimilatrice et centralisatrice, depuis bien avant la République. Jean-François Colosimo (*La religion française. Mille ans de laïcité. Éditions du Cerf*) fait remonter la laïcité à la française à l'Ancien régime et aux relations très particulières que la monarchie capétienne avait établie avec l'Église. Le noyau central de la France est, du point de vue des structures

familiales, libéral et égalitaire, jusqu'à la manie — quiconque connaît un peu l'histoire rurale le sait. L'Allemagne est encore un autre cas : elle s'essaie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale au multiculturalisme, mais n'y parvient guère pour des raisons que l'on pourrait détailler.

Chaque nation a ses traits particuliers, ses propres façons de voir les choses et il serait absurde de vouloir calquer ce qui a bien réussi à l'un sur les autres. La seule Europe possible est une confédération de peuples souverains. Mais il faudrait être sot pour vouloir imposer la laïcité aux Allemands... ou le fédéralisme allemand aux Français ! On peut être en désaccord radical avec l'inégalitarisme anglais et admirer ce peuple courageux et fier qui fait de sa liberté une valeur suprême. Certes, dans chacune de ces nations, on retrouve les manifestations de l'esprit universel. Pour un philosophe, Hobbes ou Rousseau ne se différencient pas par leur nationalité ! Mais le genevois Rousseau ne conçoit pas les choses de la même façon que l'Anglais qui vient de voir son pays déchiré par une révolution et une guerre civile cruelles. Le premier est citoyen d'un petit canton et le second citoyen d'une puissance maritime qui commence s'affirmer sur toute la surface de la planète... L'universel vit dans le particulier, par le particulier.

Chaque nation a son identité, ses manières de vivre propres. Dire que la nation n'a pas besoin d'identité, c'est la réduire à une subdivision administrative arbitraire. Que les fanatiques de l'UE qui incarnent l'oligarchie hors sol soutiennent cette position, ce n'est pas vraiment étonnant. Le capital mondialisé détruit la nation comme il détruit toute communauté humaine. La défense des identités nationales est partie prenante de la lutte contre le capitalisme. Inversement, le délitement de la nation, le soutien au nom de la laïcité (eh, oui !) aux organisations religieuses notamment islamiques est le meilleur appui dont puissent rêver les représentants du capital financier. Il est également évident qu'on ne peut défendre la laïcité au nom d'un universalisme abstrait. Pour ce qui nous concerne, nous Français, la laïcité est une composante de notre identité nationale, de notre égalitarisme foncier et elle est assimilatrice — inutile de se cacher derrière son petit doigt. Si tu vas à Rome, fais comme les Romains. Si tu viens en France pour y faire ta vie, fais comme les Français. Parle français, mange avec les Français et marie-toi avec eux. Et comme chantait Maurice Chevalier, « tout cela ça fait d'excellents français ».

Denis Collin — 1er mai 2021